

Analyse raisonnée de la Pucelle d'Orléans par Voltaire.



Parmi les coryphées du 18^e siècle Voltaire occupe certainement la première place. Si cette supériorité ne lui est pas due comme poète, s'il n'a pas été un philosophe hors ligne, néanmoins on ne peut nier qu'il n'ait été un personnage extraordinaire dont on ne saurait contester l'influence sur son époque, et le grand roi de Prusse même l'appelle le premier homme du siècle.

L'histoire littéraire a porté son jugement définitif sur Voltaire. Il n'était pas né poète: l'enthousiasme poétique lui faisait complètement défaut. Dans tous ses ouvrages il poursuit un but spécial; car ses écrits sont des armes avec lesquelles il lutte contre ses „ennemis“ et „ceux de l'humanité“.

Ces ennemis terribles, à l'extermination desquels il a consacré une vie de travail incessant, ce sont surtout le fanatisme et la superstition.

Cette lutte de Voltaire contre ses ennemis, contre l'injustice et contre des abus de toute espèce, est des plus extraordinaires et a contribué essentiellement à amener la grande révolution. L'esprit de Voltaire s'y déploie dans tout son éclat. Il fut, en effet, un esprit étonnant. On a même dit — et certainement avec raison — que Voltaire est „le génie de l'esprit“.

„La Pucelle d'Orléans“, épopée comique, dont nous allons faire l'analyse, en est un exemple frappant.

S'il faut en croire Lonchamp, secrétaire de Voltaire, nous devons ce poème à un propos de table. C'était chez le duc de Richelieu, en 1730, pendant un souper. La conversation tomba sur les exploits de la Pucelle d'Orléans. On se moqua de Chapelain, qui avait entrepris de les célébrer. Richelieu, adressant la parole à Voltaire, lui dit: „Je gage que, si vous aviez traité ce sujet, vous en auriez tiré un meilleur parti, et que pour agrandir votre principal personnage, vous n'auriez pas eu besoin de le béatifier.“

„Je doute, répondit Voltaire, que j'eusse pu jamais en faire un bon ouvrage. Il y a dans l'histoire de Jeanne d'Arc trop de circonstances triviales . . . Comment inspirer un grand intérêt à des gens de goût pour une fille travestie, qui commence par sortir du cabaret et qui finit par être brûlée vive? Je crois que, sous plus d'un rapport, ce sujet, tiré de nos annales, se prêterait mieux au genre plaisant qu'au genre héroïque“.

On supplia Voltaire de traiter le sujet en question. Il finit par céder aux instances de ses amis, et leur lut quelques semaines plus tard les quatre premiers chants.

Quoi qu'il en soit, le fait est que le poème circulait en manuscrit depuis 1730 parmi les amis de l'auteur.

D'abord il n'avait pas l'intention de le faire imprimer, et il s'opposa quelques années plus tard décidément à l'entreprise de la marquise du Châtelet, qui avait fait en secret, dans son château de Cirey, des préparatifs pour faire imprimer ce qu'il avait appelé dans une de ses lettres: la bagatelle. Il avait peur de l'indiscrétion de ses

amis. Mais par les manuscrits il ne s'exposait point, car ils ne portaient pas de nom, et Voltaire pouvait les désavouer au moment décisif. Nous savons même qu'il faisait multiplier les copies de ce poème tant discuté afin de le rendre de plus en plus public.

Malgré cela — et c'est un signe de la tactique de Voltaire — il dit dans sa lettre à M. le comte d'Argental: „C'est un très grand malheur que la publicité de ce manuscrit qui inonde l'Europe sous le nom de la Pucelle d'Orléans. Un désaveu modeste est le seul palliatif qui se puisse appliquer à un mal sans remède.“

„Ce mal sans remède“ devint plus grave lorsqu'en 1755 parut une édition imprimée du poème, publiée malignement par les ennemis de l'auteur. Le moment d'appliquer le „seul palliatif“ était venu. Voltaire désavoua sur un ton indigné sa „Pucelle“. „Ce malheureux (Grasset), écrit-il, a fait imprimer à Lausanne un libelle abominable contre les mœurs, contre la religion, contre la paix, contre le bon ordre“. Et dans une autre lettre nous lisons: „Le voleur Grasset, imprimeur du libelle diffamatoire, et le prétendu bel esprit, rédacteur de cet infâme ouvrage, trouvent dans Lausanne de la protection.“

D'autres éditions succédèrent à cette première tentative.

En 1760 enfin, Voltaire fit imprimer lui-même son ouvrage. Quoiqu'il eût supprimé les passages les plus hardis et surtout ceux où il versait le mépris sur la marquise de Pompadour et sur Louis XV, il ne réussit pas à vaincre la haine de ses nombreux adversaires. Cependant on ne saurait nier que le nombre des admirateurs de cet ouvrage n'ait été encore plus grand. On sait même que „la Pucelle“ a été la lecture favorite de princesses.

En quoi consistait ce grand charme? Et comment s'expliquent la grande indignation et la grande haine excitées par ce poème? Enfin, quelle en est l'importance et la valeur?

Écoutez avant tout le célèbre critique Laharpe, qui dit: „Sous le rapport de l'art, la Pucelle est un monstre en épopée comme en morale.“

C'est une condamnation complète de notre poème, aggravée encore par le jugement suivant du même critique, „qu'il n'y a point d'homme véritablement honnête qui ne rougisse en prononçant le nom de cet ouvrage.“ Mais tel n'avait pas toujours été son avis. Il avait été même un admirateur passionné du poème en question. Voici ce qu'il avait écrit en 1780: „Oublions quelques traits que lui-même (Voltaire) a effacés; effaçons-en même d'autres, échappés à l'intempérance excusable d'un génie ardent . . . Ne jugeons pas dans toute la sévérité de la raison ce qui a été composé dans des accès de verve et de gaieté. Peignons, s'il le faut, au-devant de ce poème où le talent a mérité tant d'éloges, peignons l'Imagination à genoux, présentant le livre aux Grâces, qui le recevront en baissant les yeux et en marquant du doigt quelques pages à déchirer; et après avoir obtenu pardon (car les Grâces sont indulgentes), osons dire, en leur présence et de leur aveu, que nous n'avons point dans notre langue d'ouvrage semé de détails plus piquants et plus variés, où la plaisanterie satirique ait plus de sel, où les peintures de la volupté aient plus de séduction.“

Voilà de la bouche du même critique deux opinions diamétralement opposées.

Il est vrai qu'il faut être indulgent envers l'intempérance du génie ardent. Et Voltaire était sans doute un génie. Il avait par excellence le don de saisir tout de suite ce qu'il y a de ridicule dans les opinions des hommes. Et ce qui provoquait le plus sa moquerie et son mépris, c'était la superstition.

Nous en avons un exemple frappant sous les yeux : c'est notre poème.

Dans l'opinion de Voltaire, c'était une absurdité des plus grossières que la Providence se fût servie d'une pauvre campagnarde pour arracher la France vaincue des mains des Anglais et pour faire ce miracle en faveur d'un roi oublieux de ses devoirs et s'amusant dans les bras de sa maîtresse.

Ce qu'il y a de beau et de poétique dans cette tradition, consacrée par des siècles, Voltaire le détruit.

Les premiers vers du poème nous indiquent la manière dont le poète se propose de traiter son sujet, car le plus grand exploit qu'il puisse nous raconter, c'est que Jeanne d'Arc a gardé son pucelage une année entière.

Puis le poète nous transporte sur le bord de la Loire où est situé le château du conseiller Bonneau, confident discret de Charles VII. C'est ici qu'a lieu le premier rendez-vous du roi avec Agnès Sorel. La manière dont Charles fait sa connaissance, l'empressement de ses confidents à prévenir ses désirs, le résultat du tête-à-tête entre le roi et celle qui allait devenir sa maîtresse, Voltaire nous en fait une peinture fascinante. Voici les derniers mots qui la terminent et où il couvre de ridicule le roi efféminé :

„ et l' Amour et le Temps
Après d'Agnès ont oublié leurs ailes.
Charles souvent disait entre ses bras,
En lui donnant des baisers tout de flamme:
„Ma chère Agnès, idole de mon âme,
Le monde entier ne vaut point vos appas.
Vaincre et régner, ce n'est rien que folie.
Mon parlement me bannit aujourd'hui;
Au fier Anglais la France est asservie:
Ah! qu'il soit roi, mais qu'il me porte envie;
J'ai votre cœur, je suis plus roi que lui.“

Pendant que le roi menait cette vie joyeuse, les Anglais continuaient leurs conquêtes.

„Or, du plus haut du brillant apogée,
Séjour des saints, et fort loin de nos yeux,
Le bon Denis, prêcheur de nos aïeux,
Vit les malheurs de la France affligée,
L'état horrible où l'Anglais l'a plongée,
Paris aux fers, et le roi très chrétien
Baisant Agnès et ne songeant à rien.
Ce bon Denis est patron de la France;
Ainsi que Mars fut le saint des Romains,
Ou bien Pallas chez les Athéniens.
Il faut pourtant en faire différence;
Un saint vaut mieux que tous les dieux païens.“

Denis prend le parti de sauver la France. Il faut qu'il descende sur la terre. Mais comment? Il monte à cheval „sur un rayon détaché du soleil“ et paraît ainsi dans l'assemblée des Grands à Orléans pour leur annoncer sa résolution. „Ce beau

fantôme au visage vermeil“ épouvante les héros, mais Denis les rassure en disant: „ Je suis Denis, et saint de mon métier.“

„J’ai résolu, pour changer son destin (de la France),
De me servir des mains d’une pucelle.

Assistez-moi dans ma sainte entreprise;
Montrez le nid où nous devons chercher
Ce vrai phénix que je veux dénicher.“

Les assistants éclatent de rire, car, lui répond-on, il n’y a pas de vierge en France.

Et, en effet, les recherches infatigables du saint restent sans succès dans les palais et les manoirs des grandes dames; mais heureusement il finit par trouver en Jeanne d’Arc le bijou précieux si longtemps recherché. Sur le point de perdre par une ruse diabolique ce dont le saint avait besoin pour pouvoir sauver le royaume chrétien de France, Jeanne est trouvée par Denis, qui arrive à temps pour empêcher „un double malheur“.

On voit déjà par cet aperçu que le sujet que traite Voltaire est des plus lascifs.

Mais il faut dire que l’époque de Voltaire était excessivement dépravée. La plus grande immoralité régnait partout. La cour de Louis XV, donnait un exemple qu’on imitait dans toutes les classes de la société. Le dévergondage ne connaissait pas de bornes.

Quelque dégoûtant que soit pour nous le tableau que Voltaire nous a tracé dans le chant que nous venons d’analyser, il nous représente sans exagération le siècle tel qu’il était. On ne croyait pas à l’innocence, on se moquait de tout ce qu’il y a de sublime et de divin.

Les contemporains étaient dans la jubilation de lire dans notre poème que Jeanne d’Arc était la fille d’un curé et d’une robuste et grasse chambrière; on trouvait les aventures dont Agnès est l’héroïne — surtout celles dans lesquelles le roi, son amant, est sa dupe — délicieuses et attrayantes et non seulement dignes d’être lues à plusieurs reprises, mais d’être apprises par cœur.

On récitait même les passages les plus obscènes. C’était de bon goût à cette époque!

Il est vrai que le poète nous ménage dans son ouvrage plus d’une surprise, qu’il nous étonne par son imagination brillante et par ses peintures, qui sont de petits chefs-d’œuvre, mais il faut pourtant dire que malgré les détails piquants l’ensemble est aujourd’hui pour un homme de goût d’une lecture fastidieuse. Le poème ne contient plus pour nous les vérités que les contemporains de Voltaire devaient y trouver.

Il serait inutile de faire le récit de chaque chant. Bornons-nous plutôt à jeter un rapide coup d’œil sur quelques passages caractéristiques.

Avant tout il faut mentionner la monture dont Jeanne d’Arc se sert, car „chaque héroïne a besoin d’un coursier“. Celui de Jeanne est un âne. Mais ce n’est pas une bête ordinaire, car

„Ce beau grison deux ailes possédait
Sur son échine

Toute l’histoire de ce coursier est bien remarquable. Cependant il faudrait la considérer comme une absurdité, si l’on ne s’apercevait pas constamment de l’intention

du poète de verser le ridicule sur son héroïne qui, d'après la légende, est l'instrument élu par la sainte Vierge.

Toutes les banalités, toutes les grossièretés lui servent d'armes pour combattre la superstition, pour „écraser l'infâme.“

Relevons encore avec ses conséquences la scène qui se passe dans la tente de Jean Chandos, et celle où l'héroïne reçoit le certificat de pucelage. Faisons également mention de la description cynique du Temple de la Renommée dans laquelle Voltaire écrase ses ennemis littéraires.

Y a-t-il quelque chose de plus monstrueux que la description de ce qui se passe après le combat entre Jeanne et l'Anglais Chandos? Et la scène dans la chapelle où Dorothee agenouillée prie Dieu, n'en est-elle pas un pendant dégoûtant?

Notre poème héroï-comique renferme, comme nous venons de le montrer, bien des détails piquants, bien des situations propres à séduire une imagination malade, à exciter les passions du libertin; il n'en a pas moins un grand défaut: il manque presque complètement d'action. Voltaire lui-même ne s'est pas fait d'illusions à ce sujet. Voici ce qu'il dit:

„Censeurs malins, je vous méprise tous,
„Car je connais mes défauts mieux que vous.
„J'aurais voulu dans cette belle histoire,
„Ecrire en or au temple de Mémoire,
„Ne présenter que des faits éclatants
„Et couronner mon roi dans Orléans
„Par la Pucelle, et l'Amour, et la Gloire.
„Il est bien dur d'avoir perdu mon temps
„A vous parler de Cutendre et d'un page,
„De Grisbourdon, de sa lubrique rage,
„D'un muletier, et de tant d'accidents
„Qui font grand tort au fil de mon ouvrage.“

Cependant Jeanne a accompli son œuvre: La France est sauvée. Les conditions auxquelles seules la délivrance du pays pouvait être obtenue, sont remplies, mais non sans l'intervention constante du saint.

Et

„Du haut des cieux Denis applaudissait;
„L'âne entonnait son octave écorchante,
„Qui des Bretons redoublait l'épouvante.
„Le roi, qu'on mit au rang des conquérants,
„Avec Agnès soupa dans Orléans.
„La même nuit, la fière et tendre Jeanne,
„Ayant au ciel renvoyé son bel âne,
„De son serment accomplissant les lois,
„Tint sa parole à son ami Dunois.“

C'est ainsi que se termine le poème. Résumons ce que nous avons dit dans le cours de notre travail.

Nous avons constaté que les détails de notre poème sont très piquants et que l'auteur nous surprend plus d'une fois par son imagination extraordinaire. Nous avons

fait observer de plus qu'il est juste d'être indulgent envers l'intempérance du génie ardent du poète et de prendre en considération la corruption des mœurs de l'époque.

Quoi qu'il en soit, un pareil sujet ne pouvait plus trouver de nos jours l'approbation des hommes de goût qu'il trouva du temps de Voltaire. Au point de vue de la morale, le poème est absolument condamnable, et sous le rapport de l'art, il ne laisse pas d'offrir de grands défauts.

Le plus grand est peut-être l'extension donnée aux nombreux épisodes qui coupent l'action principale. Ces épisodes, quelque intéressants qu'ils soient en eux-mêmes, absorbent tout l'intérêt au détriment de la Pucelle et de l'unité du poème. Laharpe l'a dit avec raison: „La Pucelle est un monstre en épopée.“ Certes nous ne nions pas que le langage n'en soit expressif, le style plein de force et d'images; nous admirons l'imagination extraordinaire et l'esprit étonnant que le poète montre dans son ouvrage. Mais nous blâmons décidément la manière dont il a traité son sujet, et nous reculons devant la tendance du poète de dépouiller de son charme poétique tout ce qu'il y a de sublime et de divin.

Nous accordons volontiers que notre poème, comme produit littéraire de l'époque où a vécu Voltaire, a une certaine valeur historique, mais nous nous associons au jugement que Voltaire lui-même a porté sur son œuvre que „la Pucelle“ est „un libelle abominable contre les mœurs, contre la religion, contre la paix, contre le bon ordre“.

Paul Rockel.